

Entrevue avec Régina Yaou
à propos de
L'indésirable (Éditions CEDA, 2001)

Propos recueillis par Cécile Dolisane-Ebossè
Toulouse–Abidjan, 28 août 2002

Cécile Dolisane* : Le titre de votre dernier ouvrage *L'indésirable*, inspire déjà la haine ou le rejet. Pouvez-vous nous expliquer pourquoi un tel choix ?

Régina Yaou** : *L'indésirable*, ce n'est pas seulement cet enfant du viol qui vient tomber sur Étiwoa comme un cataclysme. C'est aussi tout ce que nul ne peut vouloir et qui lui arrive. Pour moi, ce titre résumait tout cela.

CD : Vous y traitez des thèmes sociaux courants relatifs à une Afrique en crise et en pleine mutation. Mais ici l'on constate que vous soulevez un problème qui reste tabou dans plusieurs contrées africaines : celui du viol. La réhabilitation du corps féminin, la protection et le sacre des enfants et le respect et la dignité de la femme restent la toile de fond de votre récente inscription romanesque. Déchirée entre le poids des traditions et son

* Cécile Dolisane-Ebossè est docteur ès-Lettres et spécialiste des littératures féminines africaines et antillaises. Elle est également chercheuse associée au Laboratoire « Diasporas » sur les questions d'identité à l'université de Toulouse-le Mirail.

** Régina Yaou, originaire de la sous-préfecture de Jacquville, est née en 1955 à Dabou en Côte-d'Ivoire. Découverte en 1977 grâce à sa nouvelle *La Citadine*, elle est aujourd'hui l'auteur de *Lezou Marie...* (N.E.A, 1982), *La révolte d'Affiba* (N.E.A, 1985), *Le prix de la révolte* (N.E.I, 1997), *les germes de la mort* (Passerelle, 1998, T1, une trilogie), et de quatre autres romans dans la collection sentimentale « Adoras ». Elle a à son actif de nombreuses autres œuvres inédites. Elle signe, avec *L'indésirable* (CEDA, 2001), sa dixième publication. Elle vit actuellement en Côte d'Ivoire, consacre l'essentiel de son temps à sa passion, l'écriture et collabore aux Nouvelles Éditions Ivoiriennes.

intégrité, comment après un viol, Etiwoa l'héroïne pourra-t-elle récupérer son corps en ayant sombré dans une dépression ?

RY : C'est bien là tout le désastre, car Etiwoa ne sera peut-être plus jamais comme avant, elle ne retrouvera peut-être jamais son équilibre psychologique.

CD : Le prologue et l'épilogue sont identiques. Ils soulignent toute l'énigme de l'œuvre comme si la boucle est bouclée, nous voulons dire, qu'elle est d'emblée enchaînée, est-ce une pure construction romanesque ? Ou peut-on y déceler une quelconque symbolique ?

RY : Si le prologue et l'épilogue sont identiques, c'est à dessein, pour bien montrer le cycle infernal dans lequel est enfermée la vie d'Etiwoa.

CD : La violence du corps est la trame narrative de l'œuvre mais elle se tisse autour d'un couple Etiwoa et Aman qui vole en éclats à cause d'un banal problème de maternité, je dis banal puisque la femme n'est pas stérile. Est-ce une dénonciation de l'intransigeance des coutumes qui exigent une famille élargie ?

RY : La vie de couple d'Etiwoa vole en éclat en raison de la mauvaise foi de son mari à qui le mariage commençait à peser. Comme il fallait trouver un prétexte que certaines personnes comprendraient... L'époque où les coutumes exigeaient une famille élargie est révolue. Si on peut toujours répudier une femme stérile, on ne peut en faire autant avec une femme qui a déjà procréé.

CD : Pourquoi cette stratégie ? Voulez-vous créer un nouvel ordre social ?

RY : De quelle stratégie parlez-vous ? Je n'ai pas la prétention de créer un nouvel ordre social. En Côte d'Ivoire, la tendance c'est d'avoir trois ou quatre enfants et ce depuis au moins une vingtaine d'années.

CD : M^{me} Yaou, pour revenir à l'œuvre proprement dite, Etiwoa, depuis son viol, s'est repliée sur elle-même, vit un choc insurmontable mais elle flirte tout de même avec les anciens courtisans qu'elle aime et déteste à la fois Richard Artinbo le veuf et Aman, son ex-mari et violeur, tous deux aisés. Comment expliquez-vous cette ambivalence ?

RY : Il ne faut pas perdre de vue une chose : Etiwoa est une femme traumatisée qui ne sait plus où elle en est. Elle fait une chose et désire l'autre.

CD : ce paradoxe trahit-il la nature même de la femme ou est-ce un simple suspens destiné au lecteur ?

RY : Ce paradoxe traduit aussi la nature d'Etiwoa. Elle est tombée dans les bras d'Aman alors qu'elle se croyait amoureuse de Richard et prête à se marier avec lui. De même, elle a épousé Aman sans avoir totalement oublié Richard face à qui elle se sentait coupable. Ce n'est pas là une technique utilisée pour créer le suspense chez le lecteur.

CD : Moniba, la mère de la victime, bien que d'obédience traditionnelle est très intelligente surtout subtile et affûtée. Sa forte personnalité impulse sa détermination à garder « Désirée cette chose qui bouleversait sa fille ! » En sauvant habilement cet innocent, que voulez-vous insinuer dans ces deux configurations mentales croisées ? La battante étant traditionnelle ? et la passive étant moderne ?

RY : Il n'y a là aucune intention d'opposer ces deux configurations mentales. C'est tout simplement ce qu'aurait fait n'importe quelle mère — ou grand-mère — dans la position de Moniba. En observant Etiwoa et Moniba, sa mère, on voit bien que les gens sont toujours jugés selon des stéréotypes ou des préjugés.

CD : On note des métaphores graves liées à l'endurance lorsque la narratrice atteste que la femme est « une digue fissurée mais toujours reconstruite ». Est-ce une originalité ? N'est-ce pas la condition humaine qui alterne le tragique et le comique ? ce tragico-réalisme crée une lourdeur insoupçonnée. Pourquoi cela ? En quoi ce message est porteur pour la femme ?

RY : En dépit de tout ce que la femme endure comme coups durs, elle se régénère toujours, prête à aimer, à donner encore. Et même à devoir souffrir. Oui, la condition humaine alterne le tragique et le comique, mais j'ai l'impression que chez la femme africaine, il y a plus de tragique que de comique. Ce message est porteur pour la femme parce qu'il décrit en quelque sorte ce qu'elle ressent dans son corps et dans son âme et le fait connaître aux autres.

CD : Le traumatisme est analysé avec une certaine froideur pour vous qui êtes en général très discrète dans votre engagement. Ici êtes-vous volontairement cynique et masochiste en voulant mettre la société en face de ses responsabilités ou évoluez-vous vers une écriture délibérément dévastatrice ?

RY : « Une écriture résolument dévastatrice ». Wow, comme vous y allez! J'aime beaucoup ces termes, mais je dois avouer qu'en écrivant de cette manière, je veux juste mettre les gens devant leurs responsabilités. Il y a trop de préjugés sur le viol qui me font enrager.

CD : Nous relevons également la prépondérance de la maternité, du mariage et du couple à tous les niveaux : Etiwoa finit par faire trois enfants et se remarie malgré elle avec son violeur, l'enfant né du viol a été redoré grâce à Moniba. Dans l'optique traditionnelle il faut privilégier la cohésion sociale, mais à quel prix? Jusqu'où peuvent aller les femmes dans l'esprit de sacrifice?

RY : Nul ne peut savoir jusqu'où peuvent aller les femmes par esprit de sacrifice. Ici, Etiwoa ne se sacrifie pas, elle essaie tout simplement d'être réaliste pour pouvoir vivre dans la société qui est la sienne. Bien sûr, j'aurais pu créer une héroïne qui part avec ses trois enfants mener une nouvelle vie. Ne tombera-t-elle jamais plus amoureuse? Si tel était le cas, l'homme l'accepterait-il avec ses trois enfants? Les familles recomposées ne sont pas encore chose courante sous nos cieux et quand tel est le cas, cela est très mal vécu par les enfants et donc, par ricochet, par les parents. La vie n'a rien d'un roman rose, vous savez.

CD : Saby le symbole de l'intellectuelle qui créait des complexes aux hommes se marie à un homme présenté comme un modèle. Pourquoi la femme célibataire n'affiche-t-elle pas librement sa sexualité? N'est-ce pas sur le plan féministe de la provocation? une ignominie pour la femme qui ne peut s'assumer sans protecteur?

RY : Saby n'est pas « mademoiselle tout le monde ». C'est la fidèle d'une église évangélique, une forme de christianisme « pur et dur ». L'abstinence avant le mariage fait partie de son engagement vis-à-vis de Dieu. Etaler sa sexualité, c'est un truc de femme blanche ou de noire trop occidentalisée. Ce n'est vraiment pas dans les habitudes de toutes les Africaines. Avant son engagement avec le Seigneur, Saby a vécu aussi librement que beaucoup d'autres jeunes filles. Ferdinand et elle sont deux personnes du même genre. Les hommes qui ont la crainte de Dieu sont différents des autres.

CD : La symbolique d'un couple idéal tant rêvé reflète-t-elle cette Afrique à la recherche d'un équilibre?

RY : Oui, absolument.

CD : La dose d'humanisme (le pardon et la tolérance) dont est doté l'ouvrage résulte-t-elle de vos influences religieuses africaines? Toute crise peut-elle être désamorcée? Mais on reste néanmoins dans une impasse, non?

RY : Je ne connais aucune religion africaine qui prône la tolérance et le pardon. Je suis née dans une région où le catholicisme a posé son empreinte depuis le XVII^e siècle, effaçant tout ou une grande partie des pratiques religieuses ancestrales. Je ne peux donc pas en porter les stigmates. C'est le fait d'aimer qui permet ce dépassement et permet de désamorcer les crises. L'amour vrai, véritable, peut tout pardonner. Dans le cas d'Etiwoa, c'est vrai, on reste dans une impasse.

CD : On reconnaît également l'extrême mobilité des personnages Richard par exemple, qui évoluent entre les trois continents : l'Afrique, les États-Unis et la France. La structure spatio-temporelle s'inscrit dans le mouvement permanent, peut-on parler d'un nouveau roman de la mondialisation?

RY : De nos jours, les romans figés dans l'unité de temps ou de lieu n'existent pratiquement plus. Car les gens bougent énormément. Que Richard puisse se signaler sur trois continents n'a rien d'extraordinaire. D'abord il est fils de diplomate, ensuite sa qualité de surdoué fait de lui quelqu'un qui peut « se positionner » partout. Mes romans collent beaucoup à la réalité de la société ivoirienne. Ce n'est donc pas un nouveau roman de la mondialisation, mais la banale réalité d'un pays.

CD : Curieusement, votre roman est dépouillé de tout appendice ethnologique. Le personnage de Clotilde Adindra est une sage-femme retraitée qui est bien rentrée dans son village. Mais elle a gardé un certain raffinement citadin. Croyez-vous que la synthèse culturelle est possible sans se laisser diluer dans les images référentielles de la modernité?

RY : Oui, la synthèse culturelle non aliénante est possible. Pour ceux qui connaissent la Côte d'Ivoire, ils devineront aisément pourquoi Clotilde Adindra, quoiqu'à la retraite et retournée au village, garde un certain raffinement citadin. C'est ainsi que sont les gens du sud de la Côte d'Ivoire (littoraux ou lagunaires) pour avoir longtemps fréquenté les colons qui ont fait de leurs villages les premières villes du pays.

CD : Saby, l'amie d'Etiwoa estime que cette dernière a besoin d'un suivi psychologique en Europe. Pensez-vous que la société africaine ne prend pas suffisamment en compte les chocs psychologiques malgré les liens communautaires solides ?

RY : Les liens communautaires ne sont plus suffisants aujourd'hui pour traiter les troubles psychologiques tels que ceux que connaît Etiwoa. Nous avons ici des asiles d'aliénés chose autrefois inconnue sous nos cieux.

CD : « La violence faite aux femmes est une stratégie patriarcale » disent les féministes et c'est la première fois que dans le roman féminin africain le viol et toutes les séquelles psychologiques et morales sont traités dans de menus détails avec une telle poigne, une telle verve. Est-ce un effet de mode ? ou un phénomène de transgression sous une plume novatrice ?

RY : Non, ce n'est pas un effet de mode. J'estime plutôt qu'à chaque sujet correspond un type particulier d'écriture. Comment voulez-vous relater une aussi terrible souffrance intérieure sinon de cette façon ?

CD : Faites-vous une écriture subversive ? si oui, peut-on qualifier votre livre de féministe ? Même si l'héroïne est incapable de rompre avec le statut quo ?

RY : Il paraît que je fais une écriture subversive. Moi, je sais seulement une chose : je dénonce ce qui n'est pas bien. Surtout en ce qui concerne les femmes. Écriture féministe ? Peut-être. Mais je n'aime pas trop voir ma plume cataloguée.

CD : Le style est fluide. Mais ces néologismes faits de mots composés sont-ils de nouvelles prouesses lexicales et stylistiques ? « Mots-moineaux, mots-hirondelles mots-couchés... » Quelle est la signification de cette démarche ?

RY : Il y a en tous ceux qui évoluent dans l'art, une flamme créatrice. J'ai créé ces mots qui, selon moi, traduisent ce que je veux exprimer, tout en ayant un côté poétique et insolite.

CD : Sur le plan technique, le procédé de la mise en abyme adopté en insérant des lettres et ce projet d'écriture constitue souvent une spécificité de l'écriture féminine mais l'héroïne n'arrive pas à concrétiser son vœu à cause du climat asphyxiant. Est-ce à dire que l'homme apparaît comme

une force perturbatrice de la créativité féminine? est-ce malicieusement votre côté féministe?

RY : Je ne comprends pas très bien votre question pour la composition en abyme. Le fait que l'héroïne n'arrive pas à écrire n'est pas dû à l'homme, mais à l'état d'esprit d'Etiwoa elle-même. Elle n'est pas douée pour cela.

CD : Simultanément, les femmes se sentent toujours vulnérables bien qu'elles soient financièrement indépendantes. Votre position n'est-elle pas elle-même ambiguë vis-à-vis du féminisme? Ou ne voulez-vous pas choquer une partie de votre lectorat? (rires...)

RY : Je ne cesserai jamais de dire que je crée mes personnages en me basant sur des gens qui existent. Dans la société où je vis, rares sont les femmes qui se sentent accomplies si elles ne sont point mariées et n'ont pas d'enfants. Ma position n'a rien d'ambiguë et j'ai la chance d'avoir un lectorat qui m'est tout acquis, quels que soient les thèmes que j'aborde. Ainsi, *Aihui Anka* qui ne plaide pas la cause des femmes a-t-il reçu le même accueil que les *Affiba*. Qu'entend-on par féminisme au juste? Selon le pays ou la culture où l'on évolue, il n'a pas la même signification. C'est ainsi qu'à la foire internationale du livre féministe, en 1988, au Canada, nous auteurs femmes d'Afrique avons été terriblement choquées de constater que le féminisme était assimilé au lesbianisme qui, pour nous, signifiait une grave déviation sexuelle.

CD : Quelle est véritablement votre vision de la femme en général et de la femme africaine en particulier? votre écriture étant souvent une autobiographie, est-ce une tactique de votre part pour amener les femmes à se libérer par elles-mêmes? Peut-être ne savent-elles pas ce qu'elles veulent? Pensez-vous qu'elles soient capables de se définir comme projet historique?

RY : Mon œuvre n'est nullement autobiographique et je ne vois pas quel roman donne vraiment cette impression. Je n'ai même jamais écrit avec le « je » du narrateur que l'on confond toujours avec l'auteur. Je me contente de créer des personnages pour traiter de problèmes que l'on rencontre dans le pays ou la région où je vis. Ma vision de la femme ne peut être universelle car je n'en connais pas tous les types. Mais je vois la femme africaine comme une personne enfermée dans un carcan dont elle à grand mal à s'affranchir. J'ai créé une femme comme *Affiba* avec l'espoir qu'elle ferait des émules. C'est le seul cas où il y a eu préméditation (pour le

crime)! C'est vrai, de nombreuses femmes ne savent pas ce qu'elles valent. Se définir comme projet historique? Non, elles sont trop modestes pour cela.

CD : Etes-vous toujours rattachée aux Nouvelles Éditions Ivoiriennes? Mais l'ouvrage est marqué CEDA, comment cela se fait?

RY : L'éditeur N.E.I est mon éditeur principal parce qu'il a « hérité » de mes trois premiers titres publiés aux N.E.A, puis m'en a publié cinq autres (dont quatre Adoras). C'est également mon employeur depuis bientôt quatre ans car je ne vis pas encore de ma plume. Je ne suis en contrat d'exclusivité avec aucun éditeur car je suis lasse des caprices des uns et des déficiences des autres. Je donne mon manuscrit à qui je veux et qui l'accepte. *L'indésirable* a été proposé à CEDA après N.E.I qui l'avait dédaigné. Mais l'œuvre se comporte très bien en librairie et ce n'est pas moi la plus grande perdante. Je suis tellement chouchoutée par un de mes éditeurs que je crois que je vais lui confier le roman que je viens de boucler, *Le deuil de l'infortune*. C'est important, un éditeur qui ne fait pas de différence entre ses auteurs et qui est à l'écoute de vos besoins.

CD : A quand le prochain roman?

RY : Il y a un recueil de nouvelles, *Histoires étranges*, en cours d'édition aux éditions Neter et prévu pour cette année. Les deux autres tomes de *Les germes de la mort* attendent un nouvel éditeur, car je les ai retirés à Passerelle Éditions qui les a gardés sous le coude pendant trois ans. J'ai bon espoir que mon dernier roman sera sur le marché au début de 2003, dans le pire des cas.

CD : Je vous remercie M^{me} Régina Yaou

RY : Je vous en prie. Tout le plaisir était pour moi.